

CHRONIQUE PARISIENNE

MESSIEURS LES DIRECTEURS,

Il me semble que je puis bien dire devant tout le monde l'idée que je me fais de votre proposition si aimable et du rôle qu'elle me crée auprès de vos lecteurs. Ce rôle est celui de chroniqueur. Rien de plus, mais rien de moins. Il m'accorde une chaise dans votre salon : une chaise, et non pas une chaire ; ce qui me fera souvenir que je ne suis pas là pour discourir *ex-professo* comme mes collègues, mais pour causer.

Et quand je parle de salon, à propos d'une revue comme la vôtre, c'est bien mal exprimer ma pensée. Non, une revue n'est pas un salon. Il faut réserver ce terme de comparaison au journal, où l'on entre généralement sans préparation, où l'on parle sans programme, où l'on reproduit sans étude, ou du moins sans information, les mille bruits du matin, les mille impressions de la veille : échos d'un jour, qui ne se prolongent et ne vivent guère plus que lui.

Après cela, et comparativement, on se figure bien plutôt la revue comme une bibliothèque, ou mieux encore comme une salle de cours, où les professeurs ont laissé leurs cahiers. N'y écrit que celui qui a médité son sujet, et ne s'y plaît que quiconque a le goût des études suivies. Là, se poursuivent en effet des recherches et des travaux d'ensemble ; là se compilent des documents ; là se reflète la vie littéraire, artistique et scientifique d'une saison ou d'une année ; là se publient des articles qui deviendront des livres, et qui, au bénéfice d'une étude approfondie, unissent la saveur et le charme de l'actualité.

Cela étant, qu'ai-je à faire ici ? et n'est-ce pas aux journaux, toujours et exclusivement, qu'il faut abandonner la chronique ? — Vous ne l'avez pas pensé, et cela pour deux raisons qui ont toujours paru frapper les directeurs de revues.